

Ali Toumi Abassi est une figure majeure de la littérature et des études littéraires en Tunisie. Professeur de littérature française à l'Université de Manouba (Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités), il a également exercé la fonction de directeur général de l'École Normale Supérieure de Tunis. Spécialiste de la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, il s'illustre aussi dans le champ de la littérature comparée et de la traduction.

Pr Ali Toumi ABASSI



En tant qu'écrivain, Ali Toumi ABASSI a enrichi la scène littéraire tunisienne par une œuvre variée : romans *Tirza* (1996), *Erratiques* (2006), *Le Vent se lève en janvier* (2011), recueils poétiques en arabe, *Al'Arraba*, *Rabeb*, *Marakeb Okhra*, (2011, 2025), essais critiques *Stendhal hybride, poétique du désordre et de la transgression dans Le Rouge et le noir et La Chartreuse de Parme* (2001). *Littératures tunisiennes, vers le renouvellement* (2006). On note aussi sa réflexion poétique sur les évolutions de la littérature tunisienne francophone des cinquante dernières années et, entre autres, son ouvrage critique *Espaces francophones tunisiens ou Main de Fatma* (2011), ainsi que *Flaubert dans le texte* (2017). Dans son essai le plus récent, *Un paradigme en péril, la biculturalité en Tunisie : littérature, discours, société*, paru chez Peter Lang en décembre (2020), il analyse les dynamiques de la biculturalité tunisienne, en particulier les littératures arabophone et francophone, à travers des angles littéraires, discursifs et sociaux, afin de décrypter les enjeux et perspectives de cette identité transculturelle.

Alliant la rigueur d'un éminent chercheur à la sensibilité d'un créateur engagé, ce profil confère à notre invité une légitimité particulière pour éclairer les enjeux d'identité, d'hybridité culturelle et de tensions entre héritages, à travers le prisme d'un homme de lettres enraciné dans son espace culturel et ouvert sur le monde.

Introduction

À l'ère où les littératures francophones du Maghreb, qu'elles soient algériennes, tunisiennes ou marocaines, s'inscrivent dans un espace mouvant où se croisent héritages, langues et contre-discours, la question de l'identité devient centrale. Ces littératures, issues de réalités plurilingues, tissent des voix façonnées par une pluralité culturelle, souvent traversées par des tensions entre francophonie et arabité, mais aussi riches d'une créativité en dialogue avec l'altérité. Dans ce contexte, les réflexions de Ali Toumi Abassi sur la construction d'un « je » pluriel et l'hybridité stylistique mettent en lumière la singularité de la littérature tunisienne et permettent de mieux appréhender ce que peut être une voix littéraire maghrébine, à la fois ouverte sur le monde et solidement enracinée dans ses propres héritages. Ses vers, nourris de références classiques et de fulgurances contemporaines, traduisent une identité toujours en mouvement, un être en quête, oscillant entre intériorité et ouverture. Le rythme, les images et l'ironie qui traversent ses textes font de sa poésie un lieu de rencontre, entre passé et présent, entre soi et l'autre, entre formes héritées et audaces nouvelles. C'est dans cet esprit que nous avons voulu interroger Ali Toumi Abassi sur le « moi », le « je » et le « soi » : trois dimensions inséparables dans son œuvre, qui résonnent pleinement avec le thème de ce numéro, Identités en mouvement.

En dialogue avec la célèbre formule de Rimbaud « Je est un autre », cet entretien se propose d'explorer les mutations identitaires à l'œuvre dans les littératures francophones du Maghreb. Cette déclaration, qui énonce une vérité radicale sur l'identité conçue comme fiction, déplacement et métamorphose, invite à envisager l'écriture non comme l'affirmation d'un moi unifié, mais comme une traversée de l'altérité. Dans cette perspective, il s'agira d'interroger comment l'acte d'écrire permet de s'inscrire dans une géographie discursive mouvante, d'assumer une altérité fondatrice entre (langues, genres traditions) et de faire émerger des formes littéraires ouvertes à la pluralité, à la polysémie et à l'hybridité.

Merahia BOUAZZA : Bonjour Monsieur Abassi,

Nous sommes très honorées de vous accueillir pour cet échange consacré aux dynamiques identitaires et à l'altérité dans les littératures francophones maghrébines. Nous vous remercions chaleureusement d'avoir accepté cette invitation.

Dans la continuité de la pensée rimbalienne sur le « je » face à l'altérité, la réflexion sur le sujet se prolonge dans l'œuvre de Marcel Proust, où l'écriture s'impose comme un espace privilégié de la quête de soi, marquée par l'écart, le masque et la fragmentation. De ce fait, l'écriture est envisagée comme un espace où se rejoue sans cesse le dévoilement du moi. L'œuvre de Proust, notamment dans Contre Sainte-Beuve, en témoigne de manière exemplaire, en posant l'existence d'un « moi profond », distinct du « moi social », que seule la création permet d'approcher.

- *Alors pensez-vous que la conscience de « soi » se construit davantage par l'introspection ou par le rapport à l'Autre ?*

Ali Toumi ABASSI : Bonjour !

Je vous suis reconnaissant pour cette attention particulière réservée à mes textes. Cela me conforte dans l'idée que, malgré le désintérêt de plus en plus remarquable par rapport aux littératures en général et aux littératures du Sud en particulier, à l'ère très comminatoire des réseaux et des TICS, on peut toujours compter sur des regards portés par la « curiositas » des anciens et la sensibilité artistique moderne, indéfectible, comme avec vous. En tant qu'auteur et chercheur, je partage votre enthousiasme et crois toujours en Guillaume D'Orange : « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ».

Vous avez raison de placer cette conversation sous le signe proustien. Marcel Proust est, probablement le romancier qui a le mieux mis en doute la vision figée du moi et remis sur le tapis la problématique de l'identité, même si avant lui beaucoup se sont réclamés du droit de douter des doxas identitaires. On ne citera jamais assez le « je est un autre » rimbalien, ou, encore, à rebours, la conscience diderotienne de l'hybridité foncière de l'homme *Le Neveu de Rameau*, sans parler de Montesquieu *Les Lettres persanes* ou de Montaigne *Les Essais*.

Je suis, comme vous et beaucoup d'universitaires et de gens de culture maghrébins, culturellement multiple. À la suite d'Abdelwahab Meddeb, je me réclame franchement d'une généalogie à la fois tournée vers les origines (arabes et autres) et vers des sources artistiques et culturelles étrangères, en particulier, la littérature française. Je me garderai évidemment de me prendre pour un exemple,

et encore moins pour un modèle, pour dissenter sur ce que vous appelez « la construction de soi », car il n'y a pas de parangon général. Il n'y aurait que des choix individuels, déterminés par les idiosyncrasies et des histoires particulières, quoiqu'il soit évident que des stratégies collectives peuvent ou doivent être privilégiées, en fonction des appartenances sociales et politiques. Les pays du Sud, en particulier, ne peuvent se payer le luxe d'une seule langue ou d'une seule source de savoir culturel. Les créateurs, quant à eux, sont logiquement aussi enracinés dans le sol matriciel que fleurissant vers les cieux prometteurs ; c'est ainsi et seulement ainsi qu'ils entendent se construire identitairement. On ne naît pas ceci ou cela, mais on le devient, pour pasticher Simone de Beauvoir. Et, beaucoup plus proche de nous historiquement et philosophiquement, Edgar Morin nous en donne la preuve irréfutable dans son œuvre colossale sur la notion de complexité.

Merahia BOUAZZA : Dans votre écriture, comment articulez-vous le « je » intime, expression de la subjectivité profonde, avec le « moi » en tant que construction sociale et collective ?

Ali Toumi ABASSI :

Il y aurait peut-être ici un présupposé esthétique, scriptural, qu'il faudrait nuancer davantage, voire réorienter pour proposer un début de réflexion probante dans ce domaine épineux et parfois très indécidable, celui de l'écriture du moi. Les liens réticulaires d'une œuvre avec l'auteur (l'homme et le personnage), ou avec les représentations sociales qu'on se fait de lui ou qu'il entend projeter dans sa production, ne sont pas aussi nets et analysables qu'on pourrait le croire. Non seulement aucun créateur, voire aucun individu, ne se connaît parfaitement, ni même correctement. Les philosophes depuis Socrate, et les psychanalystes depuis Freud, nous l'ont suffisamment expliqué, mais encore, un écrivain n'est pas essentiellement narcissique, *Ah insensé qui crois que je ne suis pas toi !* (Hugo). Un roman *Don Quichotte*...(Cervantès), un poème, *L'Etranger* (Baudelaire 1869), un tableau *La Joconde* (de Vinci), une pièce de théâtre *Mohamed prends ta valise* (Kateb Yacine), évoquent bien plus un certain public, une certaine société, un certain type humain et pas uniquement, ni principalement, le moi auctorial.

Dans mon cas, je suis toujours dans la suspension du jugement et dans le discours hypothétique qui correspondent à un étonnement fondateur de ma subjectivité et de ma quête infinie d'un moi transcendant le lieu, le temps et l'appartenance identitaire convenue. Mais je crois fermement que je ne suis pas très différent de vous ni des lecteurs, du moins des lecteurs avertis. Nous sommes séparés probablement par des déterminismes plurifactoriels. Cela dit, en surface, simplement, je crois que l'articulation la plus perceptible entre ce que je serais existentiellement et ce que je suis réellement dans le vécu, se fait dans la jonction entre les contraintes professionnelles par exemple être professeur ou conférencier et l'expression de la vacuité, voire, du manque, de la latence, des trous noirs comme on dit en physique quantique, à la faveur de l'imaginaire romanesque ou de la fantaisie poétique et philosophique.

Merahia BOUAZZA : Dans le chapitre III de votre essai *Un paradigme en péril, la biculturalité en Tunisie : littérature, discours, société* (Peter Lang, 2020), vous abordez « Ecrire ses/les origines » comme un acte réflexif central. En quoi cette écriture réflexive, vous permet-elle, en tant qu'écrivain, de transcender les déterminismes linguistiques ou culturels pour construire un « je » pluriel en rupture avec les normes établies ?

Ali Toumi ABASSI :

En l'occurrence, la meilleure réponse, complète et illustrée serait dans les pages que vous avez la gentillesse de citer. Mais je dirais ici que l'esprit qui préside à l'analyse de cette problématique (paradigme de la biculturalité) est d'abord la négation de la thèse des *origines* prétendument dites authentiques et définitives, comme celles que réclament les idéologues et les propagandistes ici et là, dans le cadre d'une revendication historique précise (l'être berbère, l'être arabe, l'Américain type, le Français de souche...). Aucune population ne correspond historiquement aujourd'hui à une représentation arrêtée des origines. Les Américains ne sont pas Amérindiens, les Français ne sont pas des Gaulois, le Maghreb n'est actuellement ni essentiellement arabe, ni exclusivement berbère, carthaginois, ou numide.

Ensuite, conformément à l'idée de base défendue dans l'ouvrage *La multiplicité culturelle comme paradigme salubre en Tunisie et au Maghreb, en particulier*, je m'évertue à mettre sur pied une défense et illustration d'une stratégie de construction culturelle et sociale, en Tunisie, et implicitement dans les pays du sud, fondée sur la biculturalité, voire la multiculturalité qu'imposent le réel vécu, le besoin d'ouverture sur les langues dominantes qui sont aussi celles, des puissances dominantes, hélas. L'Amérique ou l'Angleterre peuvent se dire essentiellement anglophones, la Tunisie, l'Algérie ou le Soudan ne peuvent pas s'enfermer dans le berbère, ou l'arabe ou le nubien. Cela relève du pragmatisme philosophique et politique, du bon sens cartésien et d'une stratégie socio-culturelle.

Merahia BOUAZZA : *Dans Espaces francophones tunisiens ou Main de Fatma (L'Harmattan, 2011), notamment dans le chapitre où vous interrogez la question de l'hybridité, vous proposez le concept « d'identité rhizomique » pour penser la pluralité et la dynamique de l'expérience littéraire tunisienne. Pourriez-vous expliciter en quoi cette identité rhizomique, que vous décrivez comme dépassement des logiques binaires, éclaire et nourrit la mise en forme de l'expérience littéraire, reflet de la multiplicité tunisienne et, plus largement, maghrébine contemporaine ?*

Ali Toumi Abassi :

En perspective de ce que je viens de dire, et même en amont de ma thèse sur le paradigme en péril, il y a une ancienne thèse, l'hybridité, que j'étais probablement le premier commentateur universitaire en Tunisie et au Maghreb, à défendre (sans prétendre l'inventer), dans la lecture du fait littéraire en général et de la littérature tunisienne en particulier. Mon premier essai *Le romanesque hybride 1* (Tunis, Sahar, 1995), en avait jeté la base d'une première théorisation. D'autres ouvrages publiés à Tunis et en France ont essayé d'approfondir la question : *Le romanesque hybride 2*, *Stendhal hybride* etc.). Quinze ans plus tard, un colloque organisé en 2009 par Charles Bonn et A. De Toro à Leipzig, auquel j'ai été invité, *Le Maghreb writes back, figures de l'hybridité dans les cultures du Maghreb* (Ed Passagen, 2009), a donné ses lettres de noblesse à cette esthétique amplement et sciemment déployée dans de nombreux romans et recueils poétiques des Littératures du Sud et au Maghreb, précisément.

Pour aller vite, je dirais que l'esthétique de l'hybridité se réclame du multiple, du divers ou du métissage à bon escient dans les contenus et les langages. Il en résulte sous la plume des nouveaux auteurs, deuxième moitié du XX^e siècle, une revendication implicite et explicite d'une appartenance rhizomique, pour reprendre le concept fondateur du *rhizome*, notamment chez Deleuze en philosophie et Glissant en littérature. L'écriture rhizomique est par définition réticente aux concepts identitaires et / ou stylistiques d'origine, d'authenticité, de nature et, en aval, à poétiques fixes et immuables. Un auteur a ainsi le droit de faire son miel en butinant en fonction de son histoire personnelle qui peut croiser l'idéal d'un groupe, en fonction de choix lexicaux et linguistiques, en général renouvelables à souhait. La littérature tunisienne à partir d'une certaine avant-garde arabophone et francophone des années 70/80 adopte ce renouveau et lui donne des caractéristiques locales.

Personnellement, dans mes romans comme dans mes poésies, l'écriture rhizomique s'associe à une certaine hybridation des langages (et non des langues), des idéaux philosophiques, des genres... C'est une façon pour moi de m'identifier à un public assoiffé de renouvellement comme le veut l'histoire des arts et comme l'impose la concurrence éternelle entre la création et la critique, cette guerre continue que Pere Borell del Caso a éternisée dans son œuvre picturale célèbre *Trompe-l'œil fuyant la critique* (Madrid, 1874).

Merahia BOUAZZA : *Monsieur Abassi, merci de nous accorder ce moment privilégié. Pour cette deuxième partie de notre entretien, nous aimerions revenir avec vous sur une notion centrale de ce numéro thématique, celle du « je » poétique inspirée de la formule de Rimbaud, « Je est un autre », qui n'a cessé d'interroger écrivains, critiques et lecteurs, tant elle remet en cause les frontières du sujet, de la voix, et de l'identité. Il nous a semblé que votre réflexion sur l'hybridité dépasse le cadre de vos essais et de vos romans pour s'étendre également à votre poésie, où le « je » apparaît comme un espace mouvant, multiple, nié, affirmé, interrogé. Dans des textes comme Delphes (11 août 2025) ou Valse à trois (7 août 2025), parmi vos textes poétiques régulièrement publiés sur votre profil du réseau Facebook, vous semblez explorer l'identité à travers le langage poétique, avec ses rythmes, ses images et ses tensions. On y retrouve le même souci de brouiller les frontières, entre soi et l'Autre, entre passé et présent, entre héritage formel et invention personnelle. C'est à partir de cette voix poétique, à la fois intime et ouverte, que nous aimerions poursuivre cet entretien.*

Votre poème Delphes s'ouvre sur l'aphorisme socratique « Connais-toi toi-même », cette injonction initie une quête identitaire tournée vers l'affirmation et met en lumière l'idée que l'identité n'est pas figée, mais en perpétuel mouvement. Tandis que dans Valse à trois, des formules comme « Ne pas être... », « Ni non plus... » ou « Pas plus que... » de la deuxième strophe, esquissent un moi en retrait.

- **Pourquoi cette tension entre affirmation et négation dans la construction du moi poétique ?**

Ali Toumi ABASSI : Mes poèmes en arabe comme en français, tels que ceux que vous avez bien cités ici, se font l'écho, je pense, de la même veine esthétique et philosophique que mes textes romanesques, celle du questionnement et de l'attente, de l'émerveillement et du doute, de la souffrance et de l'espoir, avec certainement une tendance plus poussée vers le lyrisme, dans le sens de l'expression globale du moi. En passant du récit ou de l'essai au poème, c'est un truisme

de le rappeler, le « je » a les coudées plus franches. Et c'est certainement une autre dimension autant heuristique (quête de soi et de l'altérité) que jouissive (plaisir du texte barthésien, par exemple).

Cela dit, la tension que vous relevez entre affirmation et négation n'est qu'une contrainte de cet exercice scriptural, à travers le vers, qui se veut une espèce de miroir où se mire la pluralité des « je » (le pensif, le jouissif, le quêteur, le lecteur des signes ...). L'écriture poétique est donc suffisamment spéculaire (reflet de soi et de l'altérité humaine ou autre), pour être fidèle au réel auctorial et transcendant. Ce réel n'est jamais ni simple, ni univoque, ni figé. Il n'y a rien de fondamentalement artificiel, en dehors des éléments prosodiques (alexandrin, rimes et tropes poétiques). La construction du moi, si construction il y a, est dans les interstices de ces contradictions humaines vécues ou observées dans le monde.

Merahia BOUAZZA : *Comment traduisez-vous dans votre poésie l'idée d'un « soi » en dialogue constant avec le monde et l'univers ?*

Ali Toumi ABASSI : Il y a d'abord des postures poétiques et philosophiques en même temps : l'interrogation (de soi, des objets environnants, de l'autre, telle qu'une femme aimée, une égérie, un signe quelconque...), la remise sur la sellette de la prose du monde, des doxas, des héritages médiocrement colportés, des dogmes...

Il y a ensuite un langage particulier (imagé, généralement soutenu, parfois volontairement archaïsant), car je me limite à une écriture assez euphorisante, stylistiquement parlant, et j'ose espérer partager cette présomption avec au moins un lecteur averti pour qui la tradition poétique n'est pas entièrement négligeable, et la modernité n'est pas nécessairement la confusion complète de la prose et du vers. Mes modèles seraient ici, Valéry et Baudelaire, donc la synthèse de l'ancien et du moderne, autant que faire se peut.

Merahia BOUAZZA : *Vous faites souvent dialoguer votre "je" poétique avec un tu (égérie, régente, figure d'amour ou de grâce). L'altérité joue-t-elle pour vous un rôle structurant dans la construction de soi ? Le "tu" est-il une figure intérieure ou un double fictif ?*

Ali Toumi ABASSI : Si « je est un autre », « tu » le serait autant. L'apostrophe d'un partenaire ou d'une interlocutrice peut ressortir au « jeu » scriptural, qui dramatise une situation et fait donc appel aux techniques du dialogue. *L'Etranger* de Baudelaire (*Le Spleen de Paris* 1869), s'impose encore ici. Elle peut signifier aussi une interpellation de cet autre moi inconnu, *inconnaissable*, car il y a de la transcendance dans notre propre immanence. Et pour une lecture de surface, l'emprunt des attributs d'une féminité (femme, déesse, égérie...) est susceptible de manipuler (au sens noble du terme) le lecteur pour l'amener souvent à une surprise, un paroxysme ou un *plot twist*, où le poème se révèle autre que ce qu'il fait croire, et où l'identification des actants nécessite une relecture, sinon, du moins un moment de doute et d'étonnement.

Merahia BOUAZZA : *Vos poèmes font coexister références antiques (Socrate, Pythie, Pygmalion), religieuses, philosophiques et un rythme très contemporain. Est-ce une façon pour vous de tisser une identité tunisienne, maghrébine voire universelle ?*

Ali Toumi ABASSI : Mon répondant sur la scène de l'écriture est d'abord moi-même. Si je n'éprouve aucun plaisir (intellectuel, langagier, culturel, philosophique...), dans le choix des mots, des rythmes, des figures, des symboles, de ce que Genette appelle un *hypotexte* riche et inspirateur, je crois que je n'écirai plus. Je ne cible donc pas la multitude qui ignore Socrate, la mythologie, Chebbi, Khatibi, Yacine, Mahfouth, Hadded, Tagor, Moutanabbi, Maarri. Ainsi ma poésie entre parfois en relation de *concurrence de compétences* avec la culture du lecteur, pour reprendre une formulation de Philippe Hamon (*Introduction à l'analyse du descriptif*). Je pense que cette exigence culturelle et cognitive n'est pas un obstacle devant le lecteur de poésie. D'ailleurs, même une poésie dite « accessible » comme chez Prévert ou Apollinaire ou Darouich, demande une compétence lectorale qui se construit tous les jours et qui peut faire défaut chez les commentateurs les plus attentifs, y compris moi, vous et Untel.

Merahia BOUAZZA : *Diriez-vous que votre poésie vise à nommer l'indicible, à traduire cette part mouvante et irréductible du soi que ni la critique ni le récit romanesque ne peuvent saisir pleinement ?*

Ali Toumi ABASSI : « *Il faut être réaliste, demander l'impossible* », cette sublime phrase, slogan des Soixante-huitards, dit par ricochets involontaires la mission d'un vrai poète. Le suis-je-moi-même ? Je cherche à en éprouver les contraintes, les limites, voire les apories. À quoi servirait une écriture littéraire si elle n'est qu'un geste simiesque. Je préfère la conviction malrucienne selon laquelle un vrai créateur *n'est pas un imitateur du monde, mais il en est un rival*. La poésie plus précisément qui est *sui generis* une forme ouverte et inventive, se doit de s'inspirer des voix intérieures et extérieures, impossibles à ramener à des paradigmes nets et définitifs. Il y a suffisamment en nous et autour de nous des échos de ces voix, il suffit d'y être attentif. Ilya Abou Mathi nous éclaire divinement à ce propos : « *Je suis venu et je m'en irai sans rien savoir. Je suis une énigme, ma venue comme mon départ est un mystère* ».

Merahia BOUAZZA : *Avant de clore cet entretien, j'aimerais soulever une question à partir de votre page Facebook, où vous qualifiez certains de vos poèmes, notamment Delphes, de « sonnets réinventés ». Selon vous, transformer une forme poétique, est-ce déjà interroger l'identité ? Refaire le sonnet, est-ce en quelque sorte refaire le soi ?*

Ali Toumi ABASSI : Pour ne pas me répéter, je me contenterai ici de commenter la mention : *sonnet réinventé*, que j'envisage de garder dans le titre définitif du recueil actuellement sous presse et qui, je l'espère sortira à la rentrée avec mon nouveau roman *Balsamiques* chez un éditeur parisien. L'idée esthétique générale est, comme je l'ai précisé auparavant de joindre la tradition poétique et une vision plus moderne de l'écriture. C'est une esthétique qui se veut conjonctive et non disjonctive. Je conserve du sonnet sa forme fixe (le quatorzain, deux quatrains et deux tercets, en alexandrins, le principe de la rime). Mais je prétends, dans le sillage des rénovateurs du sonnet depuis des siècles déjà, adapter cette forme à des sujets généralement philosophiques, plutôt que lyriques exclusivement. Je simplifie également le système des rimes en pratiquant constamment la forme croisée : abab, abab, aba,bab. Je ne cherche pas à y « représenter » fondamentalement « la poésie tunisienne », j'ai l'ambition d'écrire en poète tunisien et mondial, des poèmes qui « parleraient » au lecteur francophone, abstraction faite de la géographie. Mais, certainement, je ne m'interdis jamais « une couleur locale », à travers le vocabulaire ou l'intertextualité. Le « moi »

s'y exprime dans sa dimension identitaire déclarée ou revendiquée. C'est peut-être une chance pour faire dialoguer le personnel et l'impersonnel, l'*ipséité* (Ricoeur) et l'altérité, le dicible et l'indicible.

Merahia BOUAZZA : *Pour conclure cet échange, si riche en réflexions sur le moi et l'altérité, il apparaît que votre poésie s'épanouit dans un espace bilingue, nourrie à la fois par la langue française et par la langue arabe. Cette double appartenance linguistique ouvre des horizons singuliers sur le « je » poétique, révélant comment chaque langue apporte ses propres couleurs, rythmes et résonances à votre voix. Vous écrivez vos poèmes aussi bien en français qu'en langue arabe, comme dans « العربية » Al-Arrâba (La marraine Tunis, Sahar, 2010).*

- *Pensez-vous que chaque langue exprime une facette différente de votre identité d'écrivain ou bien que votre voix demeure la même, quelle que soit la langue ? Comment cette alternance de langues et de cultures influence-t-elle votre manière d'exprimer le « je » poétique ?*

Ali Toumi ABASSI :

Être bilingue, voire polyglotte est à mon avis une grande chance pour l'écrivain, non seulement parce que ce statut linguistique présente des avantages cognitifs certains, mais aussi parce que c'est l'un des barrages possibles contre l'anomie, le figement, les binarités manichéennes désastreuses ou les *identités meurtrières*, que décrit si bien Amin Maalouf dans son roman éponyme. L'être profond, poétique ou non, transcende les langues et les langages et peut se construire en harmonie avec l'autre, dans la complémentarité, la pluralité, l'hybridation, la complexité, et surtout le mouvement vers un idéal qui est toujours asymptotique, surtout quand il s'agit d'art et d'idées.

Merahia BOUAZZA :

Merci, Professeur Abassi, pour cette traversée habitée par la clarté de la pensée et la finesse de l'émotion. À travers vos réponses, où se conjuguent exigence intellectuelle et sensibilité littéraire, vous avez su faire résonner avec une rare acuité les multiples formes du « je ». Votre lecture du « je est un autre » rimbaldien, loin de s'arrêter à une formule devenue presque familière, en restitue la force d'ébranlement et l'ouverture vers l'altérité, au cœur même de l'écriture.

Nous vous exprimons toute notre gratitude pour la générosité et la profondeur de cet entretien.

Références bibliographiques

- Abassi, A-T. (2020). *Un paradigme en péril, la biculturalité en Tunisie : littérature, discours, société*. Berlin ; Oxford: Peter Lang
- — (2017). *Flaubert dans le texte*. Paris : L'Harmattan
- — (2014). *Saisons arabes*. Paris : Editions Edilivre.
- — (2014). *Chérie, c'est le printemps*. Tunis : Editions Sahar
- — (2011). *Espaces francophones tunisiens ou Main de Fatma*. Paris : L'Harmattan

- — (2011). *Le Vent se lève en janvier*. Roman de la révolution tunisienne : Sahar (Tunis) et "En-bas" (Lausanne).
- — (2010). *Poétique romanesque XIXe*. Tunis, Publ. de l'ENS et les Editions Sahar.
- — (2010). *Al-Arrâba* (La Marraine). Tunis : Editions Sahar
- — (2008). « Une problématique identitaire de la littérature francophone en Tunisie : la femme et le féminin ». *Revue de littérature comparée*, **327(3)**, 319–341. <https://doi.org/10.3917/rlc.327.0319>
- — (2007). *Châteaux*. Tunis : Éditions Sahar
- — (2006). *Littératures tunisiennes, vers le renouvellement*. Paris : L'Harmattan
- — (2006). *Erratiques*. Tunis : Éditions Sahar
- — (2006). *Chemins francophones*. Tunis : Éditions Sahar
- — (2005). *La Guerre et ses environs*. Tunis : Éditions Sahar
- — (2004). *Inchallah le bonheur*. Tunis : Éditions Sahar
- — (2001). *Stendhal hybride, poétique du désordre et de la transgression dans Le Rouge et le noir et La Chartreuse de Parme*. Paris : L'Harmattan
- — (1999). *Voix barbares*. Tunis : Éditions Sahar
- — (1998). *Le romanesque hybride II*. Tunis : Éditions Sahar.
- — (1996). *Le romanesque hybride I*. Tunis : Éditions Sahar
- — (1996). *Tirza*. Paris : Gallimard (JL) et Tunis : CÉRÈS
- — (1995). *Sur l'histoire littéraire française*, Tunis, Éditions Sahar,
- — (1994). *Le récit, de l'œuvre à l'extrait*. Sfax : Éditions Birûni
- — (1992). *Le corps humain dans les contes et nouvelles de Guy de Maupassant*. Tunis : Publications de la Faculté des Lettres de Manouba
- Bouazza, Merahia et Benaouf, Fatiha. (2025). « Identités en mouvement : explorations littéraires, linguistiques et didactiques du "Je est un autre" », Appel à contribution, *Calenda*, Publié le lundi 10 mars 2025, <https://doi.org/10.58079/13ft8> (Consulté le 11/08/2025).

Merahia BOUAZZA, le 21 Août 2025